



N° JAU/32 – 1^{er} juillet 1963

UNE VIE DE JESUS

Jacques Jomier, *La Vie du Messie*, Paris, Le Cerf, 1963, 360 p., 9 F

J. Déjeux

Cette vie de Jésus, qui paraît d'abord en français, sera lue avec fruits par les chrétiens. Mais dans l'intention de l'auteur, le Père Jomier o.p., elle est destinée à être traduite en arabe et s'adresse plus particulièrement aux musulmans. Le titre d'ailleurs a été choisi en fonction de ces derniers. S'il avait comporté le nom de Jésus, il aurait fallu opter dans la traduction arabe entre Yasûa' (Bible) et 'Isâ (Coran). Éviter le terme coranique pour prendre la forme chrétienne arabe aurait pu, au premier abord, rebuter des lecteurs musulmans. En mettant "Messie", l'auteur ne soulève pas de problème, puisque le terme "al-Masîh" se trouve aussi dans le Coran. A propos de la forme 'Isâ, l'abbé Hayek, au terme d'une étude érudite¹, pense qu'elle dépendrait probablement soit de la prononciation des Nestoriens, soit de celle des Jacobites. On sait, en effet, que les chrétiens nestoriens de Najran et de Hîra eurent aussi une influence sur certains thèmes de la prédication de Mahomet. Celui-ci "semble tributaire, autant dans ses conceptions religieuses que dans son vocabulaire technique, du christianisme diffus, sporadique, porté en Arabie par "les humbles gens" qui eurent ses premières sympathies, marchands de vin et d'huile de Syrie, esclaves, mercenaires, poseurs de ventouses d'Abyssinie, transplantés en dehors de leurs localités d'origine, auprès des bourgeois de la Mecque" (M. Hayek).

Un tel livre nous manquait et cette vie du Messie est vraiment la bienvenue. Il existe bien déjà les quatre évangiles en un seul ou des vies de Jésus édités en arabe au Liban (Hayât Yasûa al-Masîh par le P. Georges Fakhuri, entre autres), mais le présent ouvrage est certainement plus au point et surtout écrit en tenant compte de la mentalité islamique, des préjugés et des objections traditionnelles ou nouvelles venant des musulmans. C'est dire toute l'importance que revêt à nos yeux un pareil travail. Nous retrouvons ici la même compétence, la même délicatesse, le même tact que dans les autres études du Père Jomier, très au fait du monde musulman comme des positions actuelles les plus sûres et les plus éclairées de l'exégèse du Nouveau Testament. On ne peut donc que recommander vivement cet ouvrage, qui servira aussi bien aux musulmans bien intentionnés et ouverts qu'aux chrétiens, du reste.

Écrite dans un style simple et dans une langue claire et accessible à tous, cette vie de Jésus n'entend pas tout dire ni raconter dans les plus petits détails les événements. L'auteur a dépouillé son récit, simplifiant légitimement de façon à ne retenir que l'essentiel et à ne pas compliquer les choses dans l'esprit d'un lecteur musulman. Quatorze chapitres nous conduisent de la Palestine à l'époque du Christ jusqu'à la Résurrection. En appendice, une quarantaine de pages très utiles et éclairantes sur les sources de la vie du Christ.

* * *

¹ "L'origine des termes "Isâ al-Masîh" (Jésus Christ) dans le Coran", in *l'Orient syrien*, vol. VII ; fasc. 2 - 2^{ème} trim. 1962, pp. 248-253-254

Les positions musulmanes, classiques vis-à-vis de la foi chrétienne au mystère du Christ sont connues. Le Coran parle de la naissance miraculeuse, du caractère prophétique du Messie soutenu par l'Esprit, des miracles que Dieu fait par lui, de sa qualité de créature humaine (niant ainsi sa divinité et corrélativement le mystère trinitaire), de son enlèvement par Dieu au moment de la passion (négaration donc de la crucifixion).

Les objections exposées traditionnellement ou de nos jours par les penseurs sont également connues : les Écritures chrétiennes sont falsifiées, ce sont des récits humains, pleins de contradictions (Ibn Hazm) ; le témoignage des Évangiles non transmis par une chaîne de garants n'a pas de valeur (Rachid Rida, Mohammed Abu Zahra) ; appeler "Dieu Père" est primitif (Mohammed Hamidullah) ; l'Incarnation n'est pas du "panthéisme existentialiste", Jésus est inférieur à Dieu puisqu'il ne connaît pas l'Heure dernière, l'être christique n'est que le réceptacle par lequel Dieu lui-même témoigne de Lui-même et par lui-même" (Osman Yahia), etc.²

Par contre, nous avons résumé ici-même certaines orientations nouvelles de romanciers et d'essayistes musulmans arabes contemporains, considérant les Évangiles comme les textes de base d'où ils doivent partir pour parler du Christ et faisant un réel effort d'ouverture pour comprendre le Messie avec sympathie³. Ainsi, à des niveaux divers et avec des nuances d'appréciation variant selon les ouvrages, du "Génie du Messie" d'Al-Aqqad (1952), de la "Cité inique" de Kamel Hussein (1954), d'"Ensemble sur le même chemin, Mahomet et le Messie" de Khaled Mohammed Khaled (1958), du "Messie, Jésus, fils de Marie" d'Abdulhamid Goudah (1959). Ce dernier est plus que les autres influencé par la tradition musulmane, Il avance en particulier que Jésus a échoué parce qu'il n'a pas employé la force pour promulguer sa religion. Mais tous mettent en valeur, à leur manière, le message du Christ, tel qu'ils le perçoivent selon leurs tendances. Ils insistent sur la loi d'amour, la liberté de la conscience, la lutte contre le juridisme et le pharisaïsme, l'hypocrisie et le cléricalisme, au risque parfois de s'obnubiler sur cet aspect. Ce n'est pas tellement Jésus en face de Dieu qui les intéresse que Jésus en face des hommes et de l'humanité aux prises avec le désordre, l'oppression, le mal. Et en fin de compte, ces auteurs sont plus attentifs à découvrir le message que la personne du Messie. Le mystère du Christ leur échappe naturellement. L'un voit bien dans le Sermon sur la montagne la plus haute expression de la prédication du Christ, un autre pressent une certaine paternité divine à travers la création tandis que Kamel Hussein dit qu'en tuant le Messie on a tué la conscience humaine. "Les chrétiens disent qu'il est le fils de Dieu, écrit le persan Shîn Parto, mais il vaut mieux l'appeler le Fils de l'Amour". Jésus reste cependant toujours un prophète parmi les autres prophètes.

L'auteur de la "Vie du Messie" connaît ces recherches nouvelles aussi bien que les données traditionnelles. Nous nous en apercevons souvent en cours de lecture, Le Père Jomier insiste sur tel trait, tel comportement de Jésus ; il met en lumière telle parole, précise telle attitude pour répondre, sans le dire explicitement, aux diverses manières de voir des musulmans. Son intention est d'amener le lecteur, progressivement et sans brusquer le cheminement de l'esprit, vers une découverte de plus en plus plénière de la personne même de Jésus. Quel est donc cet homme qui commande aux démons, à la nature et qui parle comme s'il était Dieu ?

* * *

A travers cette vie de Jésus, claire et sans surcharges, nous sommes conviés à rencontrer le mystère de Dieu Père, Fils et Esprit et la Grande Nouvelle annoncée au monde.

1° Le mystère divin

"Dieu est esprit et ceux qui adorent, c'est en esprit et en vérité qu'ils doivent adorer" (Jean 4, 21-24). En disant cela, Jésus ne songe pas aux esprits et aux anges, mais il veut attirer l'attention sur le fait qu'en Dieu, il ne se trouve rien de matériel. Pur de tout créé, Dieu n'est pas non plus lié à un lieu déterminé.

² Voir COMPRENDRE, saumon, 14 du 31/7/57 (dans le Coran), 17 du 28/11/57 (quelques penseurs), 50 du 1/6/62 (penseurs musulmans contemporains) ; jaune, 31 du 1/3/63 (au sujet d'un ouvrage d'Abu Zahra).

³ COMPRENDRE, saumon, 34, du 15/6/60, "Le Christ vu par des écrivains musulmans contemporains", Voir aussi du P. de Beaurecueil "Jésus vu par un écrivain persan contemporain" dans MIDEO (Mélanges de l'Institut dominicain d'études orientales du Caire) N° 2, 1955, pp. 110-112. Il s'agit d'une étude de Shîn Parto.

Mais Jésus pour mieux parler de Dieu fait appel à l'instinct qui pousse les pères à veiller sur leurs enfants. Cet instinct de paternité et de maternité a été critiqué par les psychiatres, mais, dit le P. Jomier, les sentiments d'un vrai père ou d'une vraie mère comptent parmi ce qu'il y a de plus beau sur cette terre. Déjà l'Ancien Testament employait l'image du père "pour suggérer l'existence des liens d'intimité très respectueuse entre Dieu et certaines de Ses créatures". Jésus reprend cette image et en use régulièrement : "Dieu est comme un père dont l'immense bonté serait pure de tout défaut". Telle est la caractéristique qui marque les rapports entre Dieu et les enfants du royaume voulu par Dieu.

Cette manière de désigner Dieu nous la retrouvons dans la prière du "Notre Père", qui renferme tout un programme de spiritualité (pp. 82-84). On y demande la venue du royaume, thème de la prédication du Messie ; on prie pour que le nom de Dieu soit sanctifié.

"Il y a lieu, commente l'auteur, de demander que le Nom divin soit sanctifié car l'homme est un être étrange, mélange de faiblesse et de grandeur, capable du meilleur avec la grâce de Dieu et du pire lorsqu'il se révolte. Sa liberté première lui permet d'attenter à l'honneur de Dieu, de Le blasphémer, de salir Son image dans l'âme des autres ; de même qu'elle lui permet également de célébrer le nom, de le faire connaître et aimer grâce à ses paroles et à sa conduite. Jésus demandait de prier pour que Dieu donne aux hommes la grâce d'accomplir librement cette mission de louange en union avec toute la création".

Pourquoi prier pour que Sa volonté soit faite ? Bien sûr qu'elle est faite, que nous le voulions ou non, commentait Rachid Ridâ. Personne, en fin de compte, n'échappe aux sanctions finales que Dieu a décrétées, certes.

"Mais lorsque Dieu laisse à un homme le choix entre deux voies, préférant pour lui la voie du bien et du bonheur, le fait que celui-ci choisisse la voie du mal et par conséquent de la damnation est une offense à cette préférence, donc à ce que Dieu voulait en premier lieu. Et Jésus demandait de prier pour que Dieu donne aux hommes la grâce de l'aimer et de faire Sa volonté... En vérité, le "Notre Père" engageait toute une conception de la liberté humaine aux antipodes du fatalisme".

"Toute religion, écrit le P. Jomier est dominée par l'idée même que les fidèles ont de Dieu" (p. 284). Toute la religion du Messie, toute sa prédication, son ultime prière sont précisément de mener, de faire passer les hommes dans le Royaume du Père. "Mon Père et votre Père" : "Père juste, le monde ne t'a pas connu, mais moi je t'ai connu et ceux-ci ont reconnu que tu m'as envoyé. Je leur ai révélé ton nom et je le leur révélerai pour que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux" (Jean 17, 24-26). Connaître le nom de quelqu'un, dans la mentalité sémitique, c'est pouvoir l'appeler, lui parler, entrer en rapports avec lui. Ainsi, Jésus levait un coin du voile qui cache aux hommes le mystère de Dieu.

Mais lui-même, Jésus, dès son baptême, se voit qualifié de "Fils bien-aimé". Il ne pouvait être question de fils dans le sens charnel, comme comprenaient les mythologies païennes forgeant les mariages entre les divinités. Mais dans l'Ancien Testament, cette expression était parfois employée pour désigner les anges, le peuple élu, ses chefs ainsi que le Messie à venir. "Elle était prise dans un sens métaphorique, explique l'auteur, et entendait indiquer l'existence d'un lien d'intimité particulière entre Dieu et l'une de ses créatures, hommes ou anges".

Mais à mesure qu'il annonce la Bonne Nouvelle, Jésus parle de Dieu en disant "Mon Père" et non plus seulement "Votre Père" (Mt, 7, 21). Il laisse même entrevoir le rôle qu'il jouerait au jour du jugement. Il parle avec autorité, alors que les scribes enseignaient en citant sans cesse leurs références aux traditions. Qui donc est cet homme ? Se demandent ceux qui l'écoutent. Es-tu celui qui doit venir ? "Allez rapporter à Jean, répond le Christ, ce que vous entendez et voyez : Les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont guéris et les sourds entendent, les morts ressuscitent et la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres; et heureux celui pour qui je ne serai pas une occasion de chute" (Mt, 11, 4-6). Ce sont les prodiges mêmes annoncés par Isaïe : le "Serviteur" ne sera pas un Messie glorieux et vengeur que beaucoup espéraient. Il vient pour les petits et les pauvres : "Je te bénis, Père, Seigneur du Ciel et de la terre d'avoir caché cela aux anges et aux habiles et de l'avoir révélé aux tout-petits" (Mt, 11, 25-26) "Tout m'a été remis par mon Père", dit aussitôt Jésus, qui semble revendiquer un lien spécial avec Dieu, différent de celui des autres hommes. Personne ne connaît le mystère de Dieu sauf lui, dit-il encore. "Tout m'a été remis par mon Père et nul ne connaît le Fils si ce n'est le Père, comme nul ne connaît le Père si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils veut bien le révéler" (Mt, 11, 27-30). Quel était donc cet homme ? Et ses disciples qui l'observaient sans cesse lui dirent un jour par

la bouche de Simon-Pierre : "Seigneur à qui irions-nous ? Tu as les paroles de la vie éternelle" (Jean 6, 68).

Cependant le "Serviteur" doit souffrir et mourir. Pourquoi lui, qui est innocent ? Comment le Messie, qui devait rétablir l'ordre et la justice, aura-t-il à souffrir pour des péchés qu'il n'a pas commis ? Comment Dieu pourra-t-il permettre cela ? Les disciples eux-mêmes protestent.

"Jésus, explique le P. Jomier, a été conscient de réaliser en sa personne la prophétie du Serviteur d'Isaïe. En continuant son ministère conformément à la volonté de son Père céleste, il s'exposait volontairement au danger. Il offrait sa vie, sachant que cet acte d'obéissance et d'amour, non seulement contrebalancerait tous les actes de rébellion et de blasphème à l'endroit de Dieu mais même qu'il les ferait oublier, qu'il les réparerait. Tel était le sens de la prophétie du Serviteur (cf. Isaïe 53, 4-7 et 10-11) (p. 165-166).

Les opposants veulent défendre les droits de Dieu contre les déclarations du Messie qui se dit l'égal de Dieu (Jean 5, 18), Jésus ne cesse de parler de ses rapports avec le Père céleste (Jean 5, 19-23. 25-27 ; 8, 19,42), "Avant qu'Abraham fût, je suis", Les gardiens de l'orthodoxie veulent alors le lapider, car cela dépasse les limites. Plus tard, Jésus insiste en parlant du Bon Pasteur : "Le Père et moi, nous sommes un" (Jean, 10, 27-30).

"Dès maintenant, il apparaissait que derrière l'homme qu'il était se cachait un mystère inouï de connaissance et d'amour qui le liait à Dieu, lui permettant de dire : "Le Père et moi, nous sommes un".

Bien plus, dans la parabole des vignerons homicides (Luc 20, 9-16), il se désigne pratiquement lui-même comme le fils bien-aimé. Bref, "l'autorité au nom de laquelle agissait Jésus était l'autorité même de Dieu qui l'avait envoyé comme son propre fils".

Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. Tel fut l'exemple du Messie sur la croix. L'auteur, au sujet de la crucifixion niée par le Coran et la Tradition islamique, rappelle la même position tenue par les docètes au 1^{er} siècle et les manichéens à partir du III^e siècle. Substitution ou allégorie, elle ne s'appuie sur aucun témoin oculaire des événements, De telles affirmations ne résistent pas à l'examen (pp. 257-259) :

Mais en quoi le message de l'Évangile apporte-t-il des éléments nouveaux à la connaissance du mystère de Dieu ? (pp. 287-293), Essayez de répondre, dit l'auteur, c'est évoquer le point le plus délicat et en même temps le plus important de l'enseignement de Jésus. Il y eut plus en lui que l'union d'une âme et d'un corps commune à tout homme.

"Certaines phrases étonnantes qu'avaient prononcées Jésus, certains actes inouïs qu'il avait accomplis étaient inexplicables s'il était seulement un prophète comme ceux qui l'avaient précédé. Les pouvoirs qu'il a revendiqués et dont on aura vu plus haut la si grande étendue, allant jusqu'à remettre les péchés, à juger le monde et à donner la vie auraient pu encore lui être simplement délégués. Mais ce qu'il a dit sur sa préexistence avant la création du monde, sur le fait qu'il était alors avec son Père est déjà à lui seul extraordinaire (Jean 17, 5). Jésus a parlé surtout de son union avec son Père en des termes que personne de sensé comme lui n'aurait osé employer, même symboliquement, s'il avait été seulement une pure créature. Il l'a affirmé à propos de la connaissance : lui seul connaissait le Père comme le Père, seul le connaissait. Il l'a affirmé à propos de ce que possédait le Père ("Tout ce qu'a le Père est à moi", Jean 16, 15). Il l'a redit sous une autre forme lorsqu'il a promis que son père et lui viendraient demeurer mystérieusement dans l'âme des disciples fidèles, non point seulement par la puissance créatrice mais par une présence d'amitié (Jean 14, 23).

D'où lui venait cette conscience d'une unité si forte avec Dieu ? Il ne s'agissait pas simplement d'un langage mystique comme on a cherché parfois à le soutenir... L'attitude de Jésus sur cette terre force à admettre qu'il y a en Dieu même, à l'intérieur du secret de sa vie intime, un mystère d'amour qui n'avait pas été révélé auparavant... Ce mystère ne va pas contre l'unité de Dieu, Il concerne la vie intérieure de Dieu ; mais à l'extérieur, la puissance divine qui mène le monde est toujours une et sans faille".

Dieu a créé le monde par son Verbe et son Esprit était présent (Genèse 1, 1). Le Messie sauva l'homme et l'Esprit de Dieu fut également là. La place de l'Esprit se manifeste à chaque instant de la vie de Jésus. Et bien avant que les temps furent accomplis, le prophète Joël avait annoncé que, lors des temps nouveaux, Dieu "répandrait son Esprit sur toute chair"... : "en ces jours là, je répandrai mon Esprit" (Joël 3, 1-2). Le Christ promet l'envoi du Paraclet (celui qui réconforte et qui soutient). Il ne pouvait être question d'un être humain. Les textes (Jean 16,12-15; 16, 7) montrent qu'il s'agit de l'Esprit de Dieu lui-même. "Le Messie est venu régénérer l'humanité dans l'Esprit Saint, dans le baptême de la Pentecôte". Ici comme dans la création, l'œuvre de Dieu est l'œuvre du Père, du Verbe et de l'Esprit, accomplie dans une parfaite unité, car Dieu est amour.

Jésus est le Verbe de Dieu qui s'est uni à une véritable nature humaine (Jean 1, 14), Un par nature avec son Père et avec l'Esprit Saint, Jésus en tant que Verbe incarné a accepté ce rang inférieur. Sa nature humaine l'a rendu semblable à nous, sauf le péché, d'où certaines paroles comme "Le Père est plus grand que moi" (Jean 14, 28), l'ignorance de l'Heure du jugement dernier. Certains événements de l'avenir n'ont pas été révélés à sa nature humaine. Tel est donc ce mystère divin telle est la personne du Christ que les écrivains musulmans contemporains ne découvrirent pas.

2° La Grande Nouvelle

L'annonce du Royaume des cieux représente ce que les disciples appelleront l'Évangile, c'est-à-dire "La Grande Nouvelle". Ce n'était pas d'abord un livre comme le Coran est un livre. C'était la bonne nouvelle que le Royaume était proche, qu'il était même arrivé dans le Messie. L'esprit de cet évangile c'est le sermon sur la montagne. Le P. Jomier a raison de lui consacrer tout un chapitre. Jésus ne parla pas de grandeur, de puissance, de gloire, de richesse, de force militaire mais de paix, de douceur, d'esprit de pauvreté. Telle fut la nouvelle échelle des valeurs révélée par les béatitudes. La morale de celles-ci a valeur universelle; ce sont les conditions indispensables pour entrer dans le Royaume des cieux ouvert à toute race et à toute nationalité. Tout homme est appelé à entrer dans ce Royaume, sans distinction aucune.

Les véritables motifs de l'action humaine consistent à imiter Dieu : "Vous donc soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait" (Mt. 5, 46-48). Jésus précise les nouveaux comportements : On vous a dit ceci, mais moi je vous dis "aimez vos ennemis, priez pour vos persécuteurs" (Mt. 5, 43-45 ; 5, 38-39). Ne pas se venger, ne pas tenir compte des offenses sont des attitudes caractéristiques de l'esprit évangélique. La loi ancienne du talion disparaît car elle n'a plus alors sa raison d'être. Au sujet des préceptes de pureté légale, Jésus dit simplement : "Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui rend l'homme impur". Les interdits alimentaires, auxquels tenaient les juifs (comme les musulmans), n'avaient plus de valeur. Les pharisiens se scandalisent, mais le Christ les qualifie d'aveugles et d'hypocrites.

Le Royaume des cieux ne s'instaure pas à coups de tonnerre, par un soulèvement armé et une révolution du peuple. Il est comme une petite graine ; son rythme de croissance est lent et il faut du temps pour qu'il mûrisse. Si le Messie prend la voie du renoncement, de la souffrance, de la croix, à plus forte raison ceux qui veulent le suivre. Le grain jeté en terre doit mourir pour renaître (pp. 151-163).

Le Messie va souffrir pour les péchés des autres. Déjà dans l'Ancien Testament, le fidèle apprenait que le péché offensait Dieu : "C'est contre Toi, Toi seul, que j'ai péché ; ce qui est mal à Tes yeux je l'ai fait" (Psaume 51/50, 6). La foi en la bonté de Dieu et en son amour affinait peu à peu les consciences. En outre l'enseignement biblique développait le sens de la réparation : là où les droits de Dieu ont été lésés il importe de réparer, d'où les sacrifices d'expiation. Pourquoi Dieu infiniment miséricordieux ne pardonne-t-il pas simplement ? Dieu traite l'homme librement ; c'est pour l'éduquer qu'il demande une réparation, fut-elle symbolique. Quel mal le péché fait-il à Dieu ? Il ne l'atteint pas, disent les musulmans, "Qu'est-ce que cela peut bien te faire si je prends un peu de bon temps ? " Interroge l'homme du peuple. Le péché, certes, ne fait pas de mal à Dieu, car Il est au-dessus de toute atteinte. C'est seulement à sa Gloire sur terre, explique le P. Jomier, à la pensée que les hommes ont de lui, à l'amour qu'ils lui portent que les pécheurs, consciemment ou non, nuisent réellement (pp. 16/-163).

L'auteur commente encore les rôles respectifs de la politique et de la religion à propos du denier de César (pp. 221-223). Il note avec raison l'opposition du Christ à tout pharisaïsme et tout

sectarisme Nous sommes de la race d'Abraham, disaient les Juifs ; nous sommes de la meilleure communauté élue par Dieu, disent toujours les musulmans.

"Jésus attaquait violemment ce genre de casuistique qui consiste à jongler avec des arguments superficiels sans tenir compte des grands devoirs et de la vocation surnaturelle des âmes. La dénonciation de tels défauts n'a d'ailleurs pas perdu sa valeur avec le temps. Le formalisme et la sécheresse légaliste, contre lesquels Jésus mettait en garde, peuvent se retrouver à différents degrés dans toute société, religieuse ou non ; le grand malheur est que de tels défauts racornissent l'âme et l'empêchent d'aimer".

Car l'amour fraternel résume tout l'enseignement du Messie (Jean 13, 34-35). La Loi de Moïse l'exigeait déjà dans une certaine mesure, entre frères ou entre membres du même peuple. Ce qui est nouveau, c'est l'ordre d'aimer "comme" Jésus avait aimé, c'est-à-dire d'aimer même ses ennemis et ceux qui vous persécutent, et de donner sa vie (Jean 15, 13-15).

* * *

La révélation du mystère de Dieu apporte un ordre nouveau. Jusque là être grand voulait dire être puissant, riche, fort, savant. Jésus révèle que Dieu est amour et qu'être grand c'est vouloir le bien de son prochain, lui pardonner, travailler pour lui, l'aider gratuitement, pour imiter Dieu. Être grand c'est aimer Dieu de tout son cœur. Le Verbe de Dieu n'avait rien perdu de sa grandeur en s'incarnant. Ce que le monde tient pour infamant, impur, ne l'est pas. Seul le péché souille l'homme,

Le P. Jomier, en conclusion, résume cette morale de l'Évangile, toujours d'actualité. Elle apprend aux hommes à vivre à leur vraie place ; vivre pour Dieu, telle est la seule Voie qui mène à l'amour fraternel. Le Christ a mis en garde contre le juridisme et le pharisaïsme, a démasqué les fausses raisons, les prétextes de vanité, de fausse impureté. Il s'est élevé contre une morale de groupe fermé. La morale de l'Évangile est une morale d'adultes. Le Messie n'a pas mis purement et simplement la force hors la loi, puisqu'il a su chasser avec violence les vendeurs du temple. Mais c'est une morale de force supérieure, comme celle qui mena les premiers chrétiens jusqu'au martyre. Dieu est amour et tout découle de là. Le fidèle, celui qui est entré dans le Royaume, doit agir comme un enfant adoptif de Dieu. Générosité, simplicité, joie et paix, abandon filial, telles sont ses attitudes profondes. "Elles contrastent, dit l'auteur, avec le côté un peu rigide de ceux qui songent surtout à l'observance de la loi pour elle-même".

* * *

L'appendice de l'ouvrage est consacré aux sources de la vie du Christ. L'auteur développe clairement la question, sans compliquer et de manière que le lecteur en retienne vraiment quelque chose.

Au point de départ se trouve une attitude de foi. En s'appuyant sur les évangiles, on montre qu'on accorde sa confiance au témoignage des quatre hommes, porte-parole de toute une tradition : Matthieu et Jean ont connu Jésus depuis le début de son ministère. Marc assista probablement à certaines scènes de l'Évangile et il passa le reste de sa vie en compagnie des premiers disciples. Luc ne connut pas le Christ mais il s'appuya sur le témoignage des compagnons du Christ.

Jésus n'a rien écrit ni reçu du ciel aucun livre ; sa prédication n'a pas été enfermée dans les limites d'un ouvrage précis, à la manière du message coranique et selon la façon de voir des musulmans. La Révélation s'est d'abord exprimée à travers tout ce que les hommes voyaient de la nature de Jésus. "En ce sens, précise bien le P. Jomier, le christianisme n'est pas, comme on le dit parfois, une religion du Livre ; c'est la religion d'une personne, celle du Messie, livre vivant par lequel Dieu a parlé aux hommes" (p. 313). Le message chrétien a d'abord été confié oralement aux premiers disciples, c'est-à-dire à cette "Église" dont le Christ lui-même fut le fondateur. Et le témoignage de l'Église primitive s'exprima essentiellement d'une façon orale. Les nécessités de la prédication et surtout celles de l'instruction des néophytes firent que les aspects essentiels de la vie du Messie furent mis petit à petit par écrit, d'une manière fragmentaire, d'où l'apparition d'une tradition écrite sommaire, à côté de la tradition orale. Les évangélistes se soucièrent par la suite de fixer de façon systématique ce qui était jusqu'alors transmis oralement et par les "aide-mémoire". D'aucuns reprochent aux chrétiens de ne pas connaître à un an près la date de composition des quatre évangiles. Ils oublient l'essentiel : oui ou non, les évangiles s'appuient-ils sur un témoignage authentique ? Peu importe alors l'année

exacte de la rédaction, si celle-ci eut lieu durant une période telle que l'attribution du texte aux différents évangiles n'en est pas affectée. Notons cependant : soit un peu avant soit un peu après l'année 70 pour le Matthieu grec, autour de 64 pour Marc, vers 80 pour Luc ; l'Évangile selon Jean a été rédigé durant les dernières années du premier siècle, mais certains éléments de son texte avait été fixés bien avant.

L'auteur dit un mot (pp. 333-334) de l'évangile apocryphe du Pseudo-Barnabé, puisque les musulmans continuent à croire qu'il est à retenir. Il s'agit d'un livre écrit au XVI^e siècle ou peut-être un peu plus tôt par un chrétien passé à l'Islam. Sa traduction arabe au début de notre siècle a eu beaucoup de succès en pays musulman du Proche-Orient, "Il faut souhaiter, dit le P. Jomier, que cette affaire prenne fin le plus tôt possible"⁴.

Enfin l'auteur aborde quelques problèmes pour bien les situer d'abord. Le problème de la rédaction et de la transmission des textes qui nous font connaître la vie et la doctrine de Jésus par exemple. Les musulmans font précéder chaque texte provenant du passé par la liste des personnages qui se les ont transmis.

"Ce serait une erreur grave, dit-il, de vouloir appliquer le même critère à des civilisations qui ont veillé, elles aussi, à l'intégrité de leur patrimoine religieux et culturel mais sans mettre en œuvre ces méthodes d'enregistrement de noms. Refuser d'examiner les évangiles sous prétexte que l'on ne connaît pas ces noms revient à méconnaître la pluralité des moyens de contrôle du passé et à vouloir, d'une façon qui n'est pas légitime, transposer tels quels des critères valables seulement dans une forme de civilisation donnée" (p. 337).

L'auteur parle ensuite des méthodes de la critique historique, de la critique textuelle des évangiles et des divers manuscrits anciens que nous possédons de ceux-ci (pp. 344-350). A supposer qu'un manuscrit soit altéré, les autres sont toujours là pour rappeler la version authentique. Le cheikh Abdouh (mort en 1905) rejetait, pour cette raison et à cause du contrôle mutuel des membres d'une communauté religieuse les uns sur les autres, l'accusation musulmane traditionnelle selon laquelle les Juifs et les Chrétiens avaient falsifié leurs Écritures. Une telle accusation, disait-il, "n'est pas sensée". Le cheikh leur reprochait par contre de fausser par l'exégèse le sens des textes authentiques. Position rare au cours de l'histoire musulmane, puisque nous rencontrons seulement Fakhr al-Din Râzî et Ibn Khaldoun qui l'ont également soutenue. Ce dernier admettait la possibilité d'altérations matérielles et la restitution de texte correct par la critique.

Bref "suivant les conclusions de l'exégèse modérée, les quatre évangiles offrent donc la vie et la doctrine de Jésus telles que l'Église les présentait vers les années 60-90. Il s'agit du témoignage de ceux qui vécurent avec le Messie et assistèrent à tout ce qu'ils rapportent. Ce témoignage fut ensuite mis en forme, soit par le soin des disciples eux-mêmes (Matthieu, Jean), soit par celui de chrétiens de la génération suivante (Marc, Luc). Les évangiles nous éclairent donc sur la foi de l'Église à l'époque des apôtres" (p. 255).

Il faut souhaiter que d'autres ouvrages, en français et en arabe, soient écrits sur le christianisme en fonction de la mentalité musulmane. Cette littérature fait défaut pour l'instant. Écrit avec compétence et pouvant être mis à la portée d'un large public, instruit et ouvert, comme c'est le cas pour cette présente "Vie du Messie" de Jacques Jomier, ils seraient une source féconde aussi bien pour la réflexion personnelle que pour les rencontres islamo-chrétiennes.



S. M. A. Comprendre 20, rue du Printemps PARIS C. C. P. : 15 263 74
--

⁴ L'auteur a étudié longuement ce Pseudo-Barnabé pour en démontrer sa non-valeur historique aux musulmans de bonne foi dans MIDEO n° 6, 1959-61, pp. 137-226.